



PETIT À PETIT PRODUCTION ET SOPHIE DULAC DISTRIBUTION PRÉSENTENT

# 68, MON PÈRE ET LES CLOUS

UN FILM DE SAMUEL BIGIAOUI



TOUT DOIT  
DISPARAÎTRE!

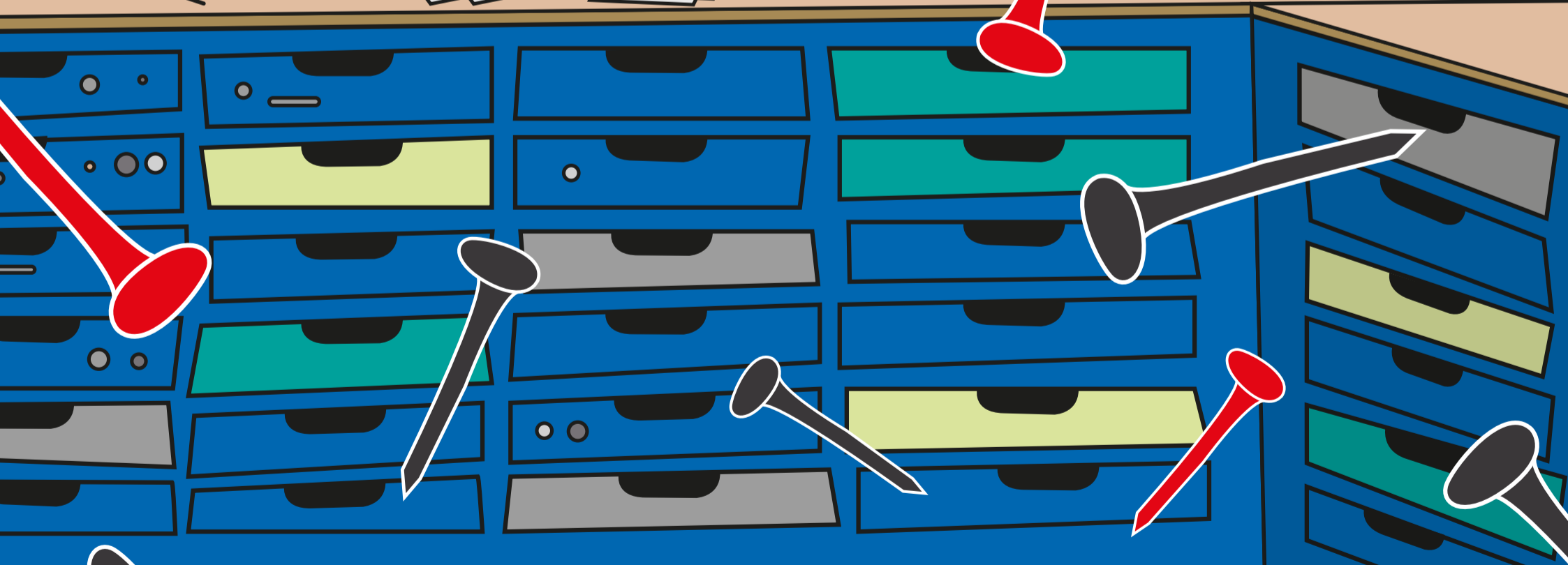


IMAGE ET SON **SAMUEL BIGIAOUI** PRODUIT PAR **REBECCA HOUZEL** ET **CAMILLE LAEMLÉ** MONTAGE **SASKIA BERTHOD** MONTAGE SON **RAPHAËL GIRARDOT** MIXAGE **JEAN-MARC SCHICK** ÉTALONNAGE **STEVEN LE GUELLEC** ASSISTANTE DE PRODUCTION **BÉRANGÈRE DUGUÉ** CHARGÉE DE PRODUCTION **NATACHA LEGRAND** PRODUCTION **PETIT À PETIT PRODUCTION** EN COPRODUCTION AVEC **VOSGES TÉLÉVISION** AVEC LA PARTICIPATION DU **CNC**, DU **FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ**, AVEC LE SOUTIEN DE **LA PROCIREP** ET DE **L'ANGO** ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR **SAMUEL BIGIAOUI**

© PETIT À PETIT PRODUCTION - VOSGES TÉLÉVISION - 2017

affiche © stéphanie pré

à petit à petit  
production

vosges  
télévision

CNC

ANGO

PROCIREP

SOPHIE DULAC  
distribution

— AU CINÉMA LE 1<sup>ER</sup> MAI 2019 —





## BIOGRAPHIE

Samuel Bigiaoui est réalisateur, architecte et enseignant en mathématiques. Après des études de mathématiques à Paris 6, il passe le CAPES et l'Agrégation et enseigne à Nîmes puis à Paris. Cependant, ses préoccupations et réflexions sur l'espace comme prescripteur de sens le poussent vers l'architecture. En 2010, il est admis à l'ENSA Paris-Malaquais d'où il sort diplômé Architecte HMONP, son projet de fin d'étude portant sur l'interaction entre pédagogie et architecture. Très jeune passionné de cinéma et de théâtre, il suit une formation d'acteur à l'Atelier Blanche Salant (promotion 2011). Il est aussi l'un des protagonistes du film *Reprenre l'été* (2016). Entre son métier d'architecte et l'enseignement, il écrit et réalise son premier film documentaire *68, mon père et les clous*.

# ENTRETIEN AVEC SAMUEL BIGIAOUI

**À quel moment avez-vous décidé de faire ce film sur le parcours atypique de votre père, pouvez-vous nous raconter la genèse de ce documentaire ?**

— Il faut en réalité remonter en 2006 où j'ai commencé à filmer *Bricomonge*, la quincaillerie de mon père. Je filmais pour nous, pour les employés, les clients, les amis de passage, pour les souvenirs, pour garder une trace comme quand on filme ses vacances ou sa famille. Je voulais capter un peu de l'essence de ce magasin de bricolage qui me fascinait. J'ai filmé ainsi pendant des années, de façon sporadique et anarchique, sans but, sans intention particulière. Je devrais plutôt dire que je prenais des images car je n'avais aucun fil conducteur. Mais je faisais confiance au temps. Fin 2012, mon père me fait part de son intention de vendre le magasin. Je réalise alors à quel point j'ai un lien très affectif avec ce lieu, ancien terrain de jeu de mon enfance. Je filme de façon acharnée et je me demande ce que je viens chercher sur ce lieu de façon si insistante. De cette immersion est apparu un fil rouge, cette question certainement latente et mûrissante depuis des années : qu'est-ce qui avait amené mon père, un intellectuel diplômé et ancien militant maoïste de la Gauche Prolétarienne, à ouvrir une boutique de bricolage à presque 40 ans et à vendre des clous ?

**C'est un film personnel mais qui aborde plus largement la disparition des petits commerces...**

En effet, mais il aborde aussi plus largement encore la disparition d'un monde et d'une génération. Les magasins de bricolage ont disparu des centres-villes à Paris comme ailleurs. Les rapports à la ville ont changé. Bricomonge était un haut lieu de sociabilité. Beaucoup de gens venaient non pas pour acheter une planche de bois ou des clous, mais juste pour prendre un café, discuter politique, économie, cinéma... demander un conseil sur les sujets les plus divers. C'était un point de rendez-vous et un repère dans le quartier. Les amis faisaient souvent un petit crochet par le magasin pour saluer Jean. C'était un lieu très vivant et théâtral, une sorte de place publique, une agora de la Rome Antique. Et il y avait le caractère polyglotte du magasin. Parmi les employés et les habitués, il y avait toutes les origines : portugaise, sri-lankaise, juive, arabe, vietnamienne, russe, du Cap-Vert, de Croatie... Tous les pays du monde s'y retrouvaient, et chacun avec son accent, sa culture, c'était un peu la tour de Babel. C'est pour ça que dans le film, on parle souvent des accents...

**À quel moment ce projet pour la famille et les employés devient-il un récit qui peut intéresser au-delà de ce cercle restreint ?**

Pendant ma résidence d'écriture à Lussas, j'ai vu de nombreux films sur la figure du père. J'ai pu cerner les écueils dans lesquels je ne voulais surtout pas tomber. La question de la filiation et de la transmission est universelle. C'est intrinsèquement le film d'un fils qui filme son père mais je ne voulais pas d'un film nombriliste de famille dans l'entre-soi ni psychanalytique. Je pense que ce qui permet de basculer dans une dimension plus universelle, c'est d'avoir en creux la question : comment se fabrique une vie ? La question des choix et des engagements. Je souhaitais aussi rendre présente la question du travail et des relations humaines au travail. Je voulais que le film ait plusieurs strates de lecture. Et enfin, comme on l'a évoqué, qu'il y ait en toile de fond le récit de la fin d'un monde, la fin d'une génération.



**Et comment s'est passé le montage ?**

Dès le tournage j'avais en tête le mouvement et l'architecture du film. Mais le montage a été un travail très complexe, délicat, minutieux et passionnant qui a duré une quinzaine de semaines. Je voulais d'abord être en surface, installer le décor dans cette ambiance familiale et chaleureuse entre les employés, le patron et les clients. Puis on commence à gratter, on passe derrière le comptoir, et on creuse pour aller au sous-sol, à la réserve. Un mouvement de plongée. Il a fallu trouver au montage les chemins et l'équilibre entre la boutique de quartier, les récits de Jean, les clients nous permettant de créer une transition sur un sujet, et enfin l'issue, avec la chronique de la fermeture du magasin.

**Il n'y a qu'un seul plan d'extérieur, et il apparaît au milieu du film, pouvez-vous nous parler de ce choix ?**

Je voulais une forte unité de lieu. Je voulais que mon père se raconte dans et depuis son lieu de travail, dans une sorte de huis-clos. Le plan où l'on voit Bricomonge avec les étagères en plan large depuis la rue se situe juste avant qu'on entre au cœur de son récit. C'est comme si on prenait un élan, une respiration avant d'entamer une plongée au sous-sol et dans l'histoire des années 68-70. Là, on est en apnée, sous terre, dans cet abri, ce terrier avec le grondement du métro, tout au fond de la réserve.

**La réserve au sous-sol est le lieu où votre père accepte de se confier : pouvez-vous nous en parler ?**

Quand on est encore près du comptoir, après la scène du sucre dans le tiroir-caisse, je lui demande ce que représente pour lui la boutique. Il dit ne pouvoir répondre à aucune question de fond le concernant. C'est au sous-sol, dans son antre – pour reprendre ses propres mots – que les choses vont peu à peu remonter à la surface. Mon père étant très pudique à son sujet et beaucoup dans le contrôle de soi, il me fallait trouver un dispositif pour le faire parler. Je savais que si l'on s'asseyait à une table, type interview, les choses se figeraient et il se cachait derrière un discours professoral et historique des événements, ce qui ne m'intéressait pas. Je l'ai donc fait parler tout en débattant des cartons, rangeant le stock à la réserve, tapant à la calculatrice, quitte à être interrompus pas un coup de téléphone ou un client. Le fait qu'il soit en mouvement, affairé, occupait une partie de son cerveau et permettait donc un certain lâcher-prise, une parole moins contrôlée, plus libre. Quand il est assis sur un tabouret en bas de l'escalier, c'était tout simplement un moment où il se reposait un peu. C'était l'été et il faisait frais au sous-sol. J'en ai profité. Puis je pense qu'il a compris à un moment qu'il me devait de raconter son histoire et progressivement il s'est confié. Tout ce qu'il dit devant la caméra c'est la première fois qu'il me le dit. Cependant, je n'ai pas cherché à tout savoir, à tout expliquer, j'ai respecté ses zones d'ombre et ses silences.

**Pourquoi ce titre « 68, mon père et les clous », et dans cet ordre-là ?**

Mai 68 renvoie aux idéaux, à une utopie, il évoque le désir de rêves communs d'une société. De l'autre côté, les clous. L'aspect prosaïque de la vie, ça appartient au monde matériel et pragmatique. La vie, c'est beaucoup de bricolage ! Et au milieu, cet homme, en l'occurrence mon père, qui a peut-être essayé de faire le lien entre les deux. Ce titre m'est apparu très tôt comme une évidence.

**Selon vous, qu'est-ce qu'il restait de 68 dans cette quincaillerie ?**

Ce petit monde qu'est Bricomonge et qu'a construit mon père joue selon moi bien plus que le rôle d'un simple décor. J'y vois une sorte de continuité, d'incarnation de la vision politique, économique, sociale, et sociétale de cet homme. Ce n'est certainement pas par hasard que Jean s'est entouré dans son équipe de personnes qui venaient de pays et de cultures très diverses : Jose vient du Portugal, Mangala du Sri Lanka, Zohra d'Algérie, Kouang est chinois d'origine, il y avait un temps Vassile de Moldavie, Haïm d'Israël, deux frères Ch'tis, un ancien boxeur cubain... un côté « internationale ouvrière ». On sentait une réelle solidarité et bienveillance. Les rapports employés-patron devaient être d'une nature particulière pour que Mangala dise que c'était un peu son magasin et qu'il s'y sentait libre.

**Pourquoi avez-vous choisi de clôturer le film sur une vue de dos de votre père ?**

Je le laisse partir tout simplement ! Un peu avant il a ce geste de la main avec un « Bon... Sam... » comme s'il disait justement « Voilà, maintenant c'est fini ». Bricomonge est derrière lui. Et il se fond parmi les passants, dans le Quartier latin où ont d'ailleurs débuté les émeutes de 68, dans l'anonymat de la rue.

*Extraits des entretiens réalisés par Marie Baget pour Le Blog Documentaire en août 2017 et Ai Lin Lu pour Les Écrans Documentaires en novembre 2018.*



**Synopsis** Ouverte il y a 30 ans, en plein Quartier latin, la quincaillerie de mon père est un haut lieu de sociabilité. C'est aussi l'ancien terrain de jeu de mon enfance. Bricomonge va fermer. À l'heure de l'inventaire et des comptes, j'accompagne mon père dans les derniers moments du magasin. Et je cherche à comprendre ce qui a amené le militant maoïste qu'il était dans les années 60-70, intellectuel diplômé, à vendre des clous.



# LES "PERSONNAGES" DU FILM

## JEAN



« J'ai cette névrose, j'aime être anonyme, j'aimerais être couleur muraille »

« J'aime le travail intellectuel mais j'ai besoin aussi du travail manuel, j'ai besoin de m'abstraire dans un truc très concret »

## CLAUDE EVENO AMI DE JEAN



« On était au lycée ensemble. Puis ce qui nous a tenu à distance, c'est qu'il est devenu un militant de la Gauche prolétarienne et moi, pas du tout : j'étais plus proche des situationnistes »

## DANIEL WEIL AMI DE JEAN



« En 68 on était des marginaux et on l'est restés. Ça nous a mis en face de la possibilité et d'une impossibilité d'une action collective »

## LE MOUSTACHU



« Et la lampe frontale que j'ai commandée il y a 2 ans, elle est toujours pas arrivée ? »

## JOSÉ



« Ça fait pratiquement 30 ans que je travaille ici, donc ça fait quelque chose »

## UNE CLIENTE



« Non c'est pas vrai, vous fermez ? Mais qu'est-ce que je vais faire sans vous, moi ? »

## ZOHRA



« Pourquoi on ne pose pas un canapé ici au travail, pour la psychanalyse ? »

## MANGALA



« J'ai eu mes papiers grâce à Bricomonge. Le premier franc je l'ai touché ici, je n'oublierai jamais »

## UN CLIENT



« Faites attention, parce qu'à la retraite, on n'a plus une minute à soi et en plus, il n'y a pas de vacances »

Durée : 1h 24 | N° visa : 149.106

Matériel en téléchargement  
sur [www.sddistribution.fr](http://www.sddistribution.fr)

**SOPHIE DULAC**  
distribution

### PRESSE

RSCOM  
Jessica Bergstein-Collay  
et Robert Schlockoff  
01 47 38 14 02  
rscm@noos.fr

### SOPHIE DULAC DISTRIBUTION

Michel Zana  
01 44 43 46 00  
mzana@sddistribution.fr  
60, rue Pierre Charron  
75008 Paris

### PROMOTION

Vincent Marti  
01 44 43 46 03  
vmarti@sddistribution.fr  
Margot Aufranc  
01 75 44 65 18  
maufranc@sddistribution.fr

### PROGRAMMATION

PARIS - Arnaud Tignon  
01 44 43 46 04 / atignon@sddistribution.fr  
PROVINCE - Nina Kawakami  
01 44 43 46 05 / nkawakami@sddistribution.fr  
PÉRIPHÉRIE - Tom Abrami  
01 44 43 46 02 / tabrami@sddistribution.fr